

Qui est l'autre ?

Notre patronyme influence-t-il, d'une manière ou d'une autre, subliminale ou inconsciente, le cours de notre vie ou les traits de notre caractère ? Qui sait ? Peut-être oui, mais alors de façon différente pour chaque individu, puisque frères et sœurs, malgré leur nom commun, peuvent connaître des destins opposés – ce qui signifie que, si cette influence existe, elle échappe à la science, fût-elle humaine, et ne peut dès lors être prise en charge que par la littérature.

S'appeler Demoulin, quand on est francophone, c'est d'abord avoir un nom qui a un sens, qui renvoie à un type de bâtiment particulier : une usine ancestrale, mais sympathique (puisque'elle contribuait à la production de ce pain que nous aimons tous et toutes). C'est donc nécessairement, d'emblée, être un peu historien, et s'attacher, dès la prime enfance, à un pan du passé industriel de nos pays. C'est aussi être très tôt un peu romaniste, et être frappé, plus que les autres enfants, par les exploits de cet Hidalgo complètement fou qui osait prendre pour de monstrueux géants les moulins de la Mancha. S'appeler Demoulin, cela implique de traquer sur les carreaux de Delft ou le long des routes de nos voisins hollandais cette forme particulière, quatre ailes en croix fixées dans une tour blanche. Mais, puisqu'historien il nous faut être, c'est avoir appris très jeune que notre moulin à nous n'était pas de même nature que ceux de la Mancha ou des plaines bataves : détrompetoi, mon fils, tu n'es pas un enfant du vent, mais bien un riverain des rivières et des fleuves. Notre moulin à nous était un moulin à eau ! S'appeler Demoulin, à cet égard, prédispose à merveille à une carrière d'historien de la principauté de Liège.

S'appeler Demoulin, c'est aussi, de façon indélébile, être belge francophone ou wallon à moitié francisé. Nos amis français s'avèrent, même après des années de franche complicité, incapables de retenir notre nom, qu'ils traduisent en Desmoulin ou en Dumoulin, ajustant notre particule roturière aux usages de la langue de Voltaire. Or Demoulin, ce n'est pas non plus l'*amon nos-ôtes* Demolin, vrai nom de vrai Wallon wallonnant affichant son esprit de résistance têtue (je n'ose pas écrire « bornée ») face au français littéraire. Non. S'appeler Demoulin, c'est donc avoir ancestralement opté pour une solution de compromis, qui a consisté à accepter la prestigieuse influence étrangère tout en gardant une petite part de son identité. C'est assumer (ce qui est peut-être plus gênant pour le romaniste que pour l'historien) une petite faute de français en son sein !

Cependant, s'appeler Demoulin, c'est aussi être européen et éprouver une forme de solidarité pour les Desmoulin (et particulièrement pour l'un d'entre eux, qui fait de nous, une fois encore, des historiens naturels), mais aussi pour les Vermeulen, les Molenaar, les Müller, les Millar, les Miller, les Molina, les Molinaro, etc. De tels noms impliquent un sens de l'accueil : chacun sait qu'on entre chez nous comme dans un moulin !

Enfin, pas de tabou en ces pages : il faut reconnaître que s'appeler Demoulin est assez ambigu d'un point de vue politique. D'une part, c'est renvoyer à une proto-industrie et donc à un patron d'antan : cela incite peut-être à se soucier avant tout des petits entrepreneurs et des indépendants courageux qui contribuent à l'enrichissement du pays. D'autre part, cela évoque les énergies renouvelables, produites par les cours d'eau ou par le vent, et cela pousse certains à confondre les éoliennes, le long des autoroutes, avec des cousines

à la mode de Bretagne. Mais peut-être cette dualité, libérale/écologique, *in fine*, fait-elle des Demoulin, avant tout, des femmes et des hommes de dialogue, hostiles à toute forme de sectarisme, qu'il soit de gauche ou de droite !



L'anecdote qui suit prend place en un temps où les hommes et les femmes de ma génération avaient pour la plupart encore leurs parents et la majorité de leurs grands-parents en vie, et n'avaient perdu l'une, l'un ou l'autre qu'à la suite d'un drame inhabituel : nous avions alors l'âge où la mort n'était pas encore naturelle.

J'étais, ce jour-là, chez mon grand-père, boulevard d'Avroy, à Liège, dans une Belgique qui n'était pas encore fédérale. La sonnette retentit : c'était le facteur. Quelques instants plus tard, mon grand-père remonta avec le courrier. Il le passait déjà en revue en marchant et continua à le parcourir une fois assis dans son large fauteuil. Je revois son visage malgré les années : pour lire, il levait quelque peu le menton et baissait les yeux, de manière à porter son regard sous la fine barre horizontale incisée dans le verre de ses lunettes. Au-dessus de cette ligne, le verre l'aidait à contempler l'horizon et en dessous à déchiffrer les petits caractères.

Une lettre l'étonna par son contenu, qui lui demeurait opaque : il retourna l'enveloppe. Elle portait bien son nom : « Robert Demoulin ». Mon grand-père sourit soudain, en comprenant sa méprise : « Le facteur s'est trompé : la lettre est adressée au *professeur* ». Ce dernier mot fut prononcé avec une nuance de respect inhabituel. Tout cela me sembla bien mystérieux.

Ma mère éclaira ma lanterne : un autre Robert Demoulin, à peu près du même âge, habitait le quartier, précisément dans une des rues perpendiculaires au boulevard, et ce monsieur était un grand professeur d'Histoire à l'Université.

Je ne me doutais pas alors que, aîné des petits-fils de Robert Demoulin, je serais un jour le collègue du cadet des fils de Robert Demoulin et que nous serions tous deux, en raison d'un décalage généalogique, à peu près de la même génération !

Un Robert Demoulin peut donc en cacher un autre !



En faculté, assez récemment, la secrétaire, lors d'un vote nominal sans grand enjeu, pour gagner du temps durant ce qui ressemblait à une formalité davantage qu'à une véritable élection, choisit de ne prononcer que les patronymes et de se passer des prénoms. Arrivée à Demoulin, elle demanda : « Demoulin ? » Bruno (Demoulin), sachant que, par ordre alphabétique, son prénom passe avant le mien, répondit sans barguigner et vota comme il se doit. Maud, la secrétaire en question, marqua ensuite un minuscule temps d'hésitation, puis lança : « L'autre Demoulin ? ».

– Ah bon, l'autre, c'est moi ? m'exclamai-je avant de voter à mon tour.

J'avais enfin la réponse à une question qui me taraudait depuis toujours : lequel était l'original, lequel était l'autre ? Qui de mon grand-père pharmacien et du grand professeur d'histoire était *vraiment* Robert Demoulin ?

Est-ce la faute à la littérature ? « Je suis autre », écrivit Rousseau dans ses *Confessions*. « Je est un autre », Rimbaud dans la lettre du voyant. Moi aussi ! Rien de tel, je le crains, dans les textes des princes-évêques étudiés par Bruno.



Esther, une des deux filles (et une des deux plus grandes fiertés) de Bruno et de Françoise, a suivi (très brillamment) des études de romanes. Dans son cursus se trouvait le cours d'Analyse textuelle, donné par sa mère, qui ne pouvait pas l'interroger. Comme je participais à un cours similaire (donné par Jean-Pierre Bertrand), Françoise me demanda de la remplacer lors de l'examen, ce que j'acceptai sans hésiter.

Moment d'étonnement en faculté quand le doyen annonça qu'Esther Demoulin, ne pouvant être interrogée par Françoise Tilkin, allait l'être par Laurent Demoulin. Mais Esther a beau être la petite-fille et moi le petit-fils d'un Robert Demoulin du quartier d'Avroy, nous ne sommes nullement parents – sauf peut-être à la mode de Bretagne. Mais alors, à ce compte-là, faudra-t-il que je refuse de lire un mémoire sous prétexte qu'il est consacré à la poétique des éoliennes ? Quoi qu'il en soit, Esther réussit avec brio son examen d'Analyse textuelle.



Cela dit, puisqu'elle est romaniste, et non historienne, peut-être Esther inverse-t-elle le circuit de l'original et de l'autre. J'apprends, avec stupéfaction, que la thèse qu'elle vient de défendre, de façon magistrale à la Sorbonne, s'intitule « *Je suis des autres* » : *étude intertextuelle croisée des œuvres romanesques, théâtrales et autobiographiques de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir*.



Passons aux choses sérieuses. J'ai une dette à l'égard de Bruno. Il a eu l'amabilité de nous proposer, avec l'enthousiasme qui le caractérise, à Jean-Marie Klinkenberg et à moi-même, de participer à deux volumes prestigieux, *Liège et le Palais des Princes-Évêques* (Bruxelles, Fonds Mercator, 2008), et *Histoire de Liège. Une cité, une capitale, une métropole* (Bruxelles – Liège, Éditions Marot – Les Grandes Conférences Liégeoises, 2017) en nous priant d'y assurer la description de la création littéraire locale, mais aussi, dans le premier de ces deux épais volumes, en nous encourageant à écrire quelques petites mythologies liégeoises dans le genre des délicieuses *Mythologies belges* qu'avait fait paraître Klinkenberg peu auparavant. Jean-Marie et moi nous attelâmes tellement bien à la tâche que Bruno ne put retenir toutes nos petites mythologies en question, ce qui nous encouragea à en écrire d'autres et à produire, à ce sujet, un petit livre, qui constitue l'une de mes plus grandes fiertés (pensez : signer un bouquin avec l'un de mes grands professeurs). Encore merci Bruno !



C'est à la même époque que j'ai perdu, à trois semaines d'intervalle, ma mère puis mon père. Je n'oublie pas que Françoise et Bruno se sont rendus à l'enterrement, à Fléron, et qu'avec beaucoup de gentillesse, quelques jours plus tard, Bruno m'a encouragé à participer à la conférence de presse organisée suite à la parution de *Liège et le Palais des Princes-Évêques*. « Cela te fera du bien. Cela te changera les idées », insista-t-il comme je résistais en m'accrochant à ma tristesse. Il avait raison. Ce n'est pas grand-chose : cela n'a endigué mes larmes que durant moins d'une heure. Mais, dans ces moments-là, ces petits riens sont très précieux, comme chacun sait. Merci Bruno.